

Françoise Wagener

JE SUIS NÉE  
INCONSOLABLE

Louise de Vilmorin (1902-1969)

Albin Michel



*Pour Geneviève Guerlain  
et à la mémoire de Philippe, son mari.*

## Avant-propos

« Qui chante ses maux les enchante. »

Cervantès.

Elle enchanta ses maux, et son siècle. Elle irradiait la grâce, la fantaisie, l'esprit. Beaucoup d'esprit. La qualité de son œuvre, essentiellement poétique, fit sa renommée. Son salon bleu, à Verrières, fit sa légende.

Elle apparaîait comme une authentique héritière du XVIII<sup>e</sup> siècle dont elle garda la liberté d'esprit, les grandes manières et la pureté de la langue. Mais aussi, un inépuisable sens de la séduction, les dons variés, le goût très sûr et l'art de vivre empreint d'une inimitable élégance et d'un naturel parfait. Bref, l'aisance en tout. Élevée à la française, elle demeura, jusque dans ses travers, d'excellente compagnie. Avec cela, en phase avec son temps, ce XX<sup>e</sup> siècle qui la vit naître et qui, selon la jolie formule de Patrick Modiano, « ne fut pas un siècle de tout repos », loin s'en faut ! Elle en épousa le mouvement et la gamme des facilités qu'il lui offrait. Parce qu'elle était très complète, de rien elle sut toujours faire quelque chose. À commencer par ce miracle de perfection apparemment simple : Louise de Vilmorin.

Plus que tout, elle aima son nom, sa famille et Verrières, le fief – au sud de Paris – de la prestigieuse lignée de savants

et de botanistes dont elle provenait. Elle eut à cœur, toute sa vie, d'illustrer, là où elle s'en sentait l'aptitude, le nom qu'elle portait, comme elle eut à cœur, quand elle le put, d'animer Verrières et d'ouvrir son célèbre salon aux talents, reconnus ou prometteurs, peu lui importait si elle leur était réceptive.

Si elle fut un poète, intrinsèquement, c'est qu'elle était, disait-elle, « née inconsolable », aussi blessée dans son âme qu'elle était rayonnante. Un poète qu'admira Aragon, Edmonde Charles-Roux en témoigne. Laquelle nous confiait, évoquant Louise, qu'elle aima beaucoup : « C'est notre Louise Labé ! » Et d'ajouter, très judicieusement : « C'est aussi le prince de Ligne ! » « Dernier poète de la voix », comme la définit Malraux, délicieuse romancière, conteuse inspirée, épistolière féconde, dessinatrice et styliste (avant la lettre) invétérée, Louise exprima de mille façons les incertitudes du cœur, les nuances de l'amour, ses pièges, ses regrets, sa mélancolie. Avec, toujours, une délicatesse de touche qui rend sa plume intemporelle, une virtuosité dans le délié – son ironie proprement aristocratique – qui la rendent plus aimable encore.

Mais ne nous y trompons pas : comme chez le prince de Ligne, la légèreté et la grâce recèlent des profondeurs et des aperçus sur la nature humaine qui n'ont rien à envier aux gouffres pascaliens... Louise n'appuie sur rien, c'est son élégance, cependant tout est là : le désespoir, la solitude, le doute, la souffrance.

Elle souffrit beaucoup. Elle travailla beaucoup. Ses amours furent le plus souvent malheureuses, qu'elle sut métamorphoser en belles amitiés, mais sans sa famille qui l'entoura et la protégea, que fût-elle devenue ? Elle était fragile – « Au secours ! » fut sa devise – mais elle était courageuse et trouva la force de s'accomplir, d'épouser son destin, de « se donner une vie », comme elle disait, qui, vaille que vaille, combla le malheur de sa nature dont elle avouait si souvent la fatalité.

Cette vie, dense et contrastée, traversa le siècle comme le siècle la traversa. En voici l'esquisse.

Elle naquit en 1902, deuxième d'une fratrie de six, et eut une enfance privilégiée, une éducation souple mais armaturée à des principes intangibles sur fond de douceur de vivre et de prospérité, celles des dernières années de la Belle Époque.

Des épreuves et des deuils, coïncidant avec la fin de la guerre de 14-18, infléchirent sa formation : la mort précoce d'un père adoré, qui renforça la cohésion et la complicité affective de ses enfants d'autant que leur mère, belle, éminente, tenant un salon où se pressaient les têtes couronnées, les ministres, les ambassadeurs et menant grand train, ne les aimait guère, et c'est un euphémisme ; la maladie, qui fit de Louise « une jeune fille allongée » – d'où sa claudication, élégance supplémentaire –, qui aiguisa son désir de retenir auprès d'elle son entourage et accrut cette concentration sur elle-même à quoi elle devra, dès lors, alimenter son pouvoir de séduction et sa créativité. Toujours elle voudra plaire, être aimée et, sans qu'elle l'avoue, supplanter sa mère.

Parmi ses commensaux, familiaux, amis et alliés de la génération de ses frères, Saint-Exupéry fut son premier fiancé (et plus que probablement, Louise, son grand et définitif amour). Cela ne se fit pas. Vint son premier mari, Henry Leigh-Hunt – il avait soupiré pour sa mère – qui lui donna l'Amérique (en 1925) et trois filles. Échec : elle le quitta et, crève-cœur, fut séparée de ses enfants pour lesquelles, à son tour, elle fut loin d'être une bonne mère.

Elle connut une crise profonde. Il est vrai qu'elle venait, sur le conseil de Malraux, d'entrer en littérature (donc en enfer) et que ses brillants débuts, en 1934, la propulsaient dans un milieu nouveau pour elle, le monde des Arts et des Lettres. Intronisée à la NRF à travers Gide, Malraux et Saint-Ex, saluée par Cocteau, Max Ernst et Éluard, sollicitée par Francis Poulenc, Georges Auric ou Darius Milhaud, pour leur écrire des poèmes à mettre en musique, elle vécut la particulière intensité – culturelle et mondaine – de la fin des années trente. Belle à ravir, émancipée mais toujours escortée de ses quatre frères, sorte de garde d'honneur qui la protégeait d'elle-même, de ses passions éphémères, elle doutait d'elle,

anxieuse de ne pas être à la hauteur de ses dons. Il lui fallait s'imposer.

Son second mari, le puissant, le solaire comte Palffy l'y aida et lui apporta ce qu'elle revendiqua comme « les plus belles années de sa vie ». Ce furent l'Europe centrale, les Petites Carpates, une demeure qu'elle adora, beaucoup de travail, et du meilleur. Malheureusement, la guerre venue à la traverse l'éloigna de ses frères sous les armes (les quatre feuilles du trèfle, son emblème), ce qu'elle vécut comme un cauchemar. Puis le retour en France, Verrières dévasté qu'il fallut remonter et l'œuvre qu'elle poursuivait (ou qui la poursuivait).

Commença la ronde des amis, la ronde des écrits : aux Poulenc, Cocteau, Bérard, Marie-Blanche de Polignac, Élisabeth de Breteuil (princesse Chavchavadzé), Jean Hugo, Chanel – pour ne citer que les plus notables – s'adjoignirent les Duff Cooper, Gaston Palewski, les Béthouart, Anthony Marreco, le prince Ali Khan, Roger Nimier, Orson Welles (qui, comme Cocteau, vécut à Verrières où il écrivit *Monsieur Arkadine*), Jean-François Lefèvre-Pontalis, parmi beaucoup d'autres. Au succès du *Lit à colonnes*, du *Retour d'Érica*, de *Julietta*, de *Madame* de s'ajoutèrent ceux d'excellents recueils de poèmes, de chansons, de scénarios pour le cinéma (Louise, ouverte à tous les genres, écrira *Les Amants* pour Louis Malle), couronnés par le prix Prince de Monaco et la Légion d'honneur.

Nous sommes en 1955. La ronde ne s'essouffla pas. Verrières devint, depuis lors jusqu'à la mort de Louise, au lendemain de Noël 1969, un lieu magique où l'esprit et la création n'en finirent pas de se stimuler. Tourbillon grisant, ponctué de voyages et de dîners, de vernissages, de jurys de prix, de rencontres dont quelques-unes encore amoureuses... Personnalité incontournable du Tout-Paris et de la vieille Europe, véritable légende vivante, Louise rayonna de tous ses feux.

Mais elle se fatigua. Jusqu'à ce qu'elle entreprenne la reconquête d'André Malraux avec qui elle avait eu une brève et ardente liaison avant-guerre. Le jeune, le flamboyant écrivain révolutionnaire était devenu un personnage considérable (« À ma droite, j'ai et j'aurai toujours André Malraux », déclarait le général de Gaulle), ministre d'État, « esprit supérieur », comme disait Louise, que son génie émouvait parce

qu'il le rendait « étrange » ou, mieux, « étranger parmi les hommes ».

Elle réussit. Et Malraux lui apporta trois années, les dernières, de gloire et d'enchantement mutuel. Ce couple emblématique, d'une élégance et d'une altitude qu'accentuait sa disparate – Louise Labé aux côtés de Chateaubriand – fascina l'époque. Mais Némésis veillait : cette vie enfin donnée à Louise, cette légende à sa mesure lui furent soudainement ravies. Elle mourut en un soupir et laissa un vide quasi traumatique dans le cœur des siens comme dans la conscience du public.

La fascination dure encore.

Question : qui était Louise de Vilmorin ? Au-delà de la légende foisonnante qui nimbe son souvenir, légende dont, on l'aura compris, elle n'est pas innocente, au-delà des méprises que suscita sa riche personnalité, non exempte de masques, de contradictions et de défauts – une certaine désinvolture et l'impossibilité rédhibitoire de juguler ses dépenses –, quelle femme fut-elle réellement ? Comment se construisit-elle ? Comment s'articule l'œuvre dans sa destinée ? Pourquoi cette cohorte d'admirateurs, tant de conquêtes et tant de larmes ? L'intelligence, la beauté, tous les dons et jamais le bonheur... Pourquoi ce sortilège puissant sur autrui – dont, pour ma part, je ne me suis jamais déprise depuis mon adolescence ? Où trouver l'unité cachée ? La clef de l'énigme ?

C'est pour répondre à ces questions, parmi d'autres, que j'ai entrepris ce livre. Mes liens avec la famille Malraux m'y incitaient. Mais comment faire un portrait en pied de Louise qui ne la trahisse ni ne la réduise ? Qui, surtout, en lui redonnant sa dimension, établisse de façon solide la matière historique, socle de ce chemin d'une vie qu'est toute biographie ?

J'eus beaucoup de chance. Florence, la fille d'André Malraux, m'avait gardé un patrimoine inestimable : les lettres, billets et calligrammes de Louise à son père (environ trois cents pièces) que personne, depuis Malraux, n'avait lus. Un trésor. D'autres suivraient.

Cette longue recherche ne pouvait se mener que de l'intérieur de la famille Vilmorin, de l'intérieur de Verrières – partagé entre trois neveux de Louise –, au plus près d'elle, de ce et de ceux qu'elle avait aimés. Ce fut mon choix et je ne le regrette pas : toutes branches confondues, la famille m'accueillit avec l'aménité qui la caractérise.

Tous m'aidèrent à m'orienter dans ces beaux lieux, dans le parc magnifique que la famille entretient depuis 1815 (où Louise repose sous un banc de pierre marqué de son trèfle et de sa devise, au pied d'un cerisier) et m'ont permis de me figurer le pavillon central où elle vécut. J'ai pu, à Verrières, respirer l'ambiance propre aux Vilmorin : à quinze kilomètres de Paris, c'est encore un peu de la vieille gentilhommerie française qui survit, mêlée à ce que l'air du temps offre de plus intelligent. Ils ont le plus beau jardin du monde et le monde est leur jardin. Comme Louise.

Sosthène, Philippe-Victoire et Philippe-André de Vilmorin (et son inséparable frère Joseph) ont mis à ma disposition ce qui pouvait m'intéresser de leurs souvenirs et de leurs archives. Chez Sosthène, j'ai pu revoir Alexandra Leigh-Hunt, fille de Louise, de passage à Paris. Elle a évoqué ses parents et m'a autorisée à travailler sur les papiers de sa mère, conservés à la bibliothèque Jacques-Doucet. Philippe-André et Joseph m'ont ouvert un autre trésor, l'énorme correspondance croisée de Louise et de son frère André, leur père, qui porte sur plus de quarante ans. Encore une entrée de plain-pied dans le secret du cœur et de l'écriture de Louise...

Sans eux, ce livre n'existerait pas. Sans Sophie de Vilmorin non plus. Fille de Roger, elle succéda à sa tante dans la vie de Malraux et connaît d'autant mieux l'œuvre de Louise qu'elle en a classé les manuscrits avant leur remise à Jacques-Doucet. Elle a patiemment répondu à ma curiosité pendant trois années, m'a accompagnée lors de repérages en Europe centrale et en Angleterre, m'a facilité nombre de rencontres importantes au sein de la famille ou hors d'elle.

Qui plus est, sa fille Claire de Fleurieu et sa sœur Éléonore de Dampierre m'ont permis d'utiliser la mine d'informations réunies dans *La Gazette Vilmorin*, publication trimestrielle qu'elles ont créée et qu'elles animent avec allant depuis

1999. Cet organe fédérateur, renseignant, traversant continents et générations, reflète, à travers ses études généalogiques, ses chroniques et ses témoignages, l'esprit et la richesse du patrimoine familial.

D'autres accueils enrichirent d'apports inédits et précieux – car tous les inédits ne sont pas d'égal intérêt – la connaissance de mon sujet. Je ne puis les nommer ici mais je tiens à mentionner ces grands témoins que furent Edmonde Charles-Roux, Anthony Marreco, Jean-Pierre Grédy, Azzédine Alaïa, Jean Chalon (le dernier page de Louise qui, généreusement, me donna des éléments significatifs jamais publiés). Ainsi que deux de mes amies : Victoire de Montesquiou, nièce d'André de Vilmorin, qui me livra l'enregistrement d'un entretien avec sa tante où celle-ci se raconte avec une proximité de ton et un charme exquis, complétant la série faite avec André Parinaud en 1957, et Dominique Zehrfuss, l'épouse de Patrick Modiano, dont les souvenirs d'enfance n'ont pas de prix.

Je n'ai évidemment pas négligé ce que nous connaissons déjà de Louise. Son œuvre, que Gallimard continue de soutenir, s'est enrichie récemment de deux correspondances (avec Cocteau et avec ses amis du Paris littéraire), sous l'égide de l'excellent Olivier Muth, aux éditions du Promeneur, lesquelles ont publié quelques recueils d'écrits de Louise, d'inégale portée, dont d'intéressants textes autobiographiques provenant de Jacques-Doucet. Jacques-Doucet, où j'ai pu explorer un certain nombre de ses papiers intimes, en plus de sa Correspondance générale jusqu'en 1949 mise au net par Olivier Muth (dont ce fut la thèse de chartiste) et qu'il a bien voulu me confier. J'ai revu les mémorables soirées télévisées organisées par Guy Béart, « Bienvenue à... », où Louise, dès sa première apparition, fin 1966, fit un véritable triomphe. À quoi s'ajoutent, bien sûr, les nombreux témoignages ou évocations de ceux qui, de près ou de loin, l'ont côtoyée. Le meilleur essai sur elle étant signé de son frère André, daté de 1962, hélas introuvable aujourd'hui.

*Je suis née inconsolable*

Parce que je me suis située au-dessus des clivages et que j'ai pu, de ce fait, recueillir tout ce qui m'importait sans exclusive, je me suis trouvée en mesure – et je suis la première – de remonter à la source pour tenter de capter la voix profonde de Louise, saisir ses catégories, comprendre ses composantes essentielles, à partir de quoi son visage pouvait se reconstituer hors les faux-semblants d'une perspective purement parisianiste ou par trop intimiste, son existence retrouver son unité et l'œuvre la place qui lui est due.

Au terme de ce périple dont la seule vertu est son exigence de véracité mais qui est aussi un hommage à l'une des grandes figures féminines de nos Lettres, j'avoue que j'aime plus encore Louise de Vilmorin, son œuvre et Verrières, et je tiens à souligner que c'est en toute liberté d'esprit et d'appréciation que j'ai pu mener à bien ce qui a constitué pour moi une passionnante aventure intellectuelle mais aussi, comme le suppose le genre biographique, une bienfaisante aventure intérieure.

*I*

*Famille, je vous aime...*

« Elle était née Galart et sur le fief. »

Jean de La Varende  
(*Pays d'Ouche*).

Se souvient-on de l'attaque d'une des plus jolies nouvelles de La Varende, intitulée *Madame la comtesse de Bernberg*, qui dit tout ? Nous pouvons la reprendre à l'usage de Louise : « Elle était née Vilmorin et sur le fief. »

Elle en était consciente et fière. Sans aucune vanité, contrairement à ce qui a été dit. La vanité n'était pas dans sa nature, non plus que le snobisme qu'elle confondait parfois chez les autres avec l'orgueil nobiliaire, précisément parce qu'elle avait de bonnes raisons d'en faire fi.

Au confluent de deux lignées très dissemblables, elle opta pour celle de son père. Sa naissance lui sembla un hasard bienheureux. Elle aimait son nom, ceux qui l'avaient illustré à force de travail et d'intelligence, et ce qui en était résulté : une renommée internationale (déjà) et Verrières. Elle en connaissait bien l'histoire, qui comportait cependant quelques données erronées qu'elle assimila de bonne foi, comme toute sa génération, parce qu'elles provenaient d'une tradition orale, d'une mythologie familiale encore peu rigoureuse quand elle fut établie, au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Qu'en est-il exactement des origines de Louise ?